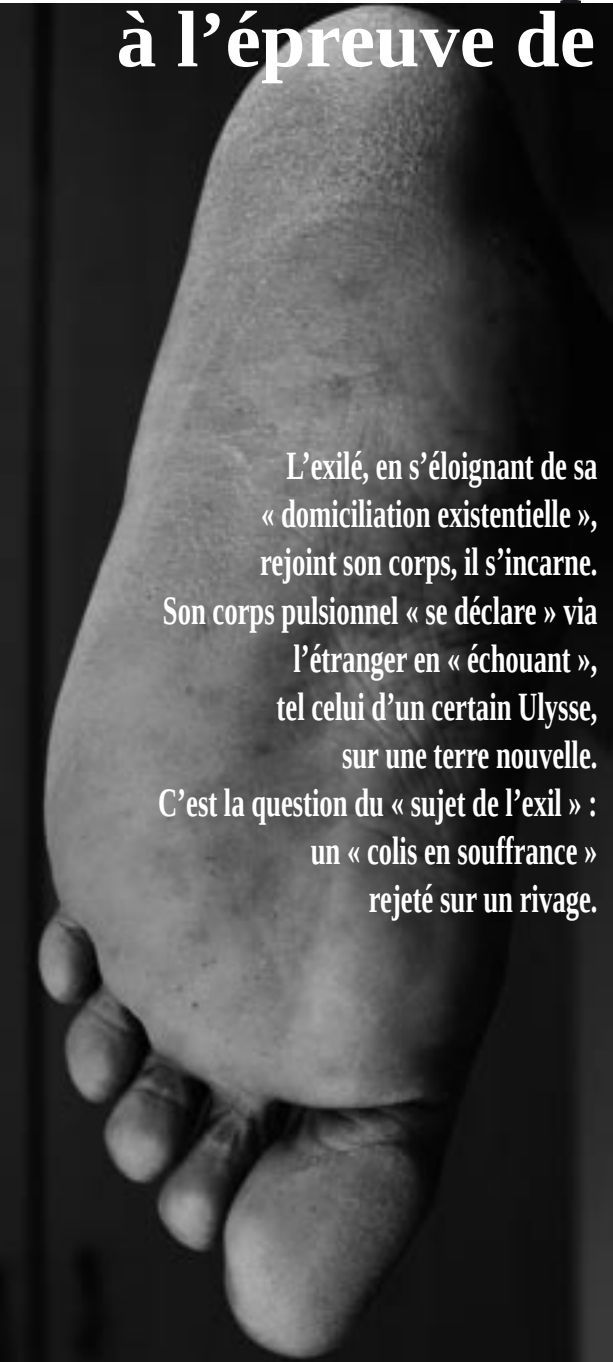


Le corps de l'exil à l'épreuve de la psychanalyse

Paul-Laurent Assoun

*Professeur de psychologie à l'Université
de Paris VII.
Psychanalyste*



L'exilé, en s'éloignant de sa
« domiciliation existentielle »,
rejoint son corps, il s'incarne.
Son corps pulsionnel « se déclare » via
l'étranger en « échouant »,
tel celui d'un certain Ulysse,
sur une terre nouvelle.
C'est la question du « sujet de l'exil » :
un « colis en souffrance »
rejeté sur un rivage.

S'interroger sur le statut du corps dans la conjoncture de l'exil suppose de commencer par ne pas isoler ce qui serait un « sujet étranger » étiqueté comme tel, doté d'un corps à part, et qui a tôt fait de s'installer dans la morbidité. Y a-t-il même une clinique spéciale de l'exil, je n'en suis pas personnellement convaincu, mais il y a bien une *conjoncture exilique*, qui fait surgir une version particulière de la corporéité impliquant le regard clinique. Nul n'a vocation à l'exil, même si, on le verra, il peut être choisi, au point d'être érigé en idéal et porté à l'écriture, jusqu'à l'incantation - comme l'attestent les *Eloges* de Saint-John Perse¹.

Il n'y a pas plus de « psychologie de l'exilé » comme tel, et y rajouter quelque « supplément d'inconscient » serait stérile. En revanche, il y a bien un *effet de réel* de l'exil, mettant en acte quelque chose d'essentiel du sujet et solidairement du corps - ce qui apparaît depuis l'autre scène, celle du réel inconscient. Ce qui est requis est un *portrait de l'exilé en sujet inconscient*, qui permet de prendre la mesure de ce qui se joue dans la réalité historique et sociale, du fait de l'exil, pour un sujet.

Du mot à la chose

Un sondage du mot éclaire d'emblée la problématique analytique, permettant de suivre les destins du signifiant.

Exilium dit la misère. Ce n'est que secondairement qu'il a désigné le déplacement. Si la langue a connecté le double sens, en une sorte d'homonymie, c'est comme pour signifier que le déplacement serait, dans certaines conditions, une version de la misère. Tout exil n'est pas misérable, ce peut même être, nous le verrons, une aubaine. S'exiler peut être en effet le comble de la misère ou s'avérer l'occasion et le début de l'émancipation. Le sujet est menacé d'effondrement en quittant brusquement et brutalement son « chez-soi », mais ce chez-soi même peut s'avérer un enfermement, et c'est poussé dehors que le sujet trouve à l'occasion une « échappée belle ». Ce que confirme le devenir du terme, puisque l'exil a commencé par dire le bannissement, puis le tourment et le malheur, enfin l'éloignement et le déplacement, non seulement local, mais aussi temporel, puisque l'exilé, en changeant de lieu, s'éloigne non seulement de son pays natal, mais de son origine, de sa domiciliation existentielle. C'est donc une crise subjectivée de l'espace-temps.

Il nous importe dès lors de saisir à quel moment l'exil, ainsi cerné, rejoint le corps, se fait corps et s'incarne littéralement. Il se signale d'abord par l'effort que comporte l'acte de « partir », la fatigue de l'arrachement, la traversée de ses déserts, la somatisation induite par le « dépaysement ». Mais au-delà de cet inventaire descriptif du « surmenage corporel », c'est un fait que *le corps se déclenche dans l'exil*. Ne disons pas trop vite qu'il « parle », tout serait perdu d'une interrogation sur le « différentiel » entre le réel du corps et le « parlêtre », mais c'est un fait que, dans le réel de l'exil, le *corps propre* se déclare,

via *l'étranger*. On peut appeler cela aussi bien une « maladie », dans la mesure où on dit aussi de celle-ci, non fortuitement, qu'elle « se déclare ». Se déclarer, c'est commencer à se manifester clairement, à prendre forme, jusqu'à « éclater ». Cela se dit aussi dans le registre de la profération, quand le sujet « se déclare », nommément comme amoureux. Faire l'aveu formel de son amour à la personne qui en est l'objet est bien une pro-fération simultanément du signifiant et du corps, pulsionnel, qui déjoue alors ce que l'on appelle « barrière de la langue » par cette holophrase que constitue « je-t'-aime »...

Bref, il y a transfert, à prendre en son origine, local, de « déport » (*Übertragung*)², mais on sait ce que cela engage de délocalisation de la jouissance du passé au présent... et retour, dans son acception analytique. Tout analysant est en ce sens, sur le divan, en expérience d'exil et l'analyste un « passeur » d'exil...

L'exil pulsionnel : la passion d'exil

Voici par où nous pouvons avancer : la condition d'exil est le moment propice, si l'on peut dire, à se déclarer, et quoi, sinon que l'on « a » un corps. Dans l'exil, le corps devient inoubliable. Il s'agit ici du corps réel, entendons pulsionnel, à distinguer du corps organique qui le « cache »³. Or, il n'est pas façon plus directe et efficiente de le dire que comme corps « malade ». Maladie d'exil, comme maladie d'amour et de mort. De fait, on constate les manifestations cliniques des émigrés, assorties d'une demande à la médecine. Mais ce que la psychanalyse a à éclairer en propre est ce déclenchement particulier du « corps pulsionnel » dont nous avons fait ailleurs le portrait⁴.

En cette « passion » exilique - où le sujet pâtit de son déplacement, le *nom* et le *corps* sont solidairement concernés. Le sujet en exil se retrouve en porte-à-faux à son nom propre

– comme sujet de l'énonciation et de la langue – et en son corps. Il ne sait plus tout à fait comment il s'appelle et comment habiter « son » corps. C'est aussi bien l'enjeu de ces voyages que l'on appelle « pathologiques », où se révèle la fêlure d'un sujet, comme chez les « dromomanes ». Sans doute faudrait-il dépsychiatriser cette catégorie, qui au reste a donné lieu à de puissantes descriptions cliniques, pour ressaisir le *pathos* propre à « l'être-ailleurs ». La notion récente de « migrant thérapeutique » atteste que cette tendance n'a pas disparu.

Cela pose la question : qu'arrive-t-il au corps propre quand le sujet franchit une frontière ? On connaît le « syndrome de Stendhal »⁵, quand un sujet déclenche dans un musée étranger un épisode confusionnel. Que l'on relise le récit de Stendhal, qui a donné lieu à ce symptôme du voyageur à l'épreuve de l'art : « J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de *Santa Croce*, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber. »⁶. C'est bien ce que l'on a appelé platement le « stress du voyage », soit le moment où le corps est vaincu par la *surcharge de jouissance* contenue dans l'œuvre d'art, qui s'avère alors toxique. Le touriste de l'art ne se déplace pas que dans l'espace, il se meut dans ce monde de l'art, et voilà que tout à coup, c'est « trop pour un seul homme »... Stendhal se sent en quelque sorte « pompé » par ce que les choses contenues dans cette profusion de chefs d'œuvre opèrent en lui.

Il y a dès lors à interroger le rapport entre la délocalisation géo-graphique et la *délocalisation libidinale* du corps. La migration externe va de pair avec une migration interne, tourbillon pulsionnel que la métapsychologie est à même de décrire.

L'exil comme « échouage »

Prenons la connexion entre corps et exil en sa forme la plus matérielle et *in statu nascendi*, quand le sujet se retrouve « jeté » sur une terre nouvelle, dont il ne sait même pas encore si elle sera hostile ou amie, bienveillante ou malveillante. Ce qui surgit alors est le *corps échoué*.

L'emblème en est un certain Ulysse, tel qu'il apparaît dans l'*Odyssée* aux jeunes filles indigènes au bord du rivage. Cela se passe au chant VI de l'*Odyssée* (v.133-137), quand apparaît, à l'horizon proche, une chose étrange rejetée par la mer, qui n'est autre que le corps du héros, surgissant des flots, nu, sale et affamé. Nausicaa, la fille du roi local, Alkinoos, est là, jouant à la balle avec ses amies. Contraste entre le jeu insouciant des habitants du lieu et la dérélition du « venu d'ailleurs »... ou de nulle part. Quand, dit Homère, « l'horreur de ce corps tout gâté par la mer leur apparut », c'est « la fuite éperdue » de toutes, sauf une, Nausicaa qui reste debout et « fit tête ».

Non seulement cette « chose » ne lui fait pas peur, mais sans doute est-elle assez dégourdie pour discerner dans cet objet non identifié la promesse d'une forme d'homme attrayante, dont alors elle prend soin, veillant à sa toilette, lui donnant des habits et une collation. Bref, ce déchet, non loin du pourrissement, reprend visage humain. De cette « chose sans nom dans aucune langue » (comme Bossuet nomme le cadavre⁷), elle fait (re)surgir le héros en lequel sans doute elle entrevoit un mari. Et c'est requinqué par son infirmière princesse qu'il retrouve la parole et la verve pour narrer son histoire au père.

Bref, « l'épave » lui plaît. Ce n'est pas la première fois qu'une fille s'éprend, éventuellement sans l'approbation du père et contre lui, de ce que l'on désigne comme une épave (sociale), venue dont on ne sait

où. Au-delà de l'aspect péjorant, il y a bien là une métaphore porteuse, lien entre le désir et l'étranger, au sens structural.

En cette première apparition, l'on est dans le registre de l'*Unheimliche*⁸ : est-ce humain, pas humain ; organique ou inorganique ; vivant ou inanimé ? Telle est l'étrangement, mais ce *trait d'étranger* peut constituer un « choix d'objet particulier chez la femme ». « L'homme venu d'ailleurs » trouve grâce à ses yeux. Dans *unheimlich*, inquiétant, dont Freud a fait la spectroscopie, on entend le *Heim*, le dedans de la « maison » et le *Heimat*, la patrie. L'exilé est celui donc qui n'est pas « de la maison » et fait surgir l'angoisse au cœur du home...

Une version en est ce corps-déchet, « rejeté par la mer » après y avoir macéré. Le sujet arrive en son lieu d'exil sur ce mode de l'*échouage*. De nos jours, c'est par cargaisons entières que cela se fait, mais de l'Odyssée à Lampedusa, quelque chose de la scène primitive de l'exil violent insiste en cette métaphore. Soit de l'échec à l'échouage (et retour).

Le sujet-objet de l'exil ou la lettre en souffrance

C'est cette position d'*objet* qui est en jeu, dont l'autre nom est le *sujet de l'exil*. C'est en effet sur ce « versant-objet » qu'apparaît l'exilé.

Méditons un instant sur cette notion d'épave. C'est littéralement un débris de navire, de cargaison, *objet quelconque abandonné à la mer*, coulé au fond, flottant ou rejeté sur le rivage (souvent à la suite d'un naufrage).

Tel est l'exilé, c'est celui qui flotte, et qui, quand il ne coule pas, s'échoue sur le rivage, devenant ainsi une image saisissante de la détresse (*Hilfslosigkeit*), du « sans-aide » ou du besoin d'aide (*Hilfsbedürftigkeit*)⁹. Dire qu'il y a détresse et précarité suppose

qu'il y ait demande – sauf à l'aborder en sa dimension inconsciente, celle qui apparaît quand justement le sujet ne demande plus rien à personne, comme l'atteste le lien entre précarité (terme où s'entend la prière) et demande inconsciente¹⁰.

Dans le domaine des postes, on appelle « épave » un colis en souffrance, qui n'est réclamé ni par son destinataire ni par son expéditeur. Image des plus éloquente, quand il s'agit d'un « colis humain ». C'est littéralement une « lettre en souffrance », un entre-deux entre le point de départ et le point d'arrivée. On comprend au passage pourquoi l'exil fut un tel ressort d'inspiration pour l'écriture littéraire, alimentant l'idée d'une vocation de l'écrivain même à l'exil intérieur, participation à un « hors lieu » (un « hors-là »). C'est par extension une personne qui, à la suite de malheurs, de revers, est diminuée physiquement ou moralement. Donc aussi qui n'est plus « réclamé » par personne. Et dont quand même certains prennent soin... C'est là qu'intervient ce que l'on appelle un « soignant », placé symboliquement sur le bord du rivage. L'exilé est être du littoral, à la limite de la terre et de la mer, donc un « passeur de rives », fût-ce par la force des choses.

Nous voici au cœur du réel et c'est là qu'on va trouver le corps de l'exil.

Le nostalgique et son corps

Il n'est pas fortuit que l'un des premiers objets cliniques modernes touche à l'exil, soit la « nostalgie », douleur (*algos*) du retour (*nostos*), pathologie des armées - notion née en Suisse au XVIIe siècle. Le jargon ici s'impose pour tenter de cerner cet objet : « philopatridomania », folie de l'amour de la patrie ou « pothopatridalgia », douleur du désir-passion de la patrie. Douleur du dépaysement corrélée à la souffrance d'une absence¹¹.

Cette douleur « morale » autant que physique, qui attaque le corps des soldats éloignés de leur pays et voyant s'éloigner le retour, fut baptisée *Heimweh*, « mal du pays », littéralement douleur (*Weh*) lié au *Heim*. L'exilé est celui qui « a mal » (physiquement), du fait que l'objet perdu produit en lui des élancements. La description de la médecine militaire de la fin du XVIIIe siècle est encore bien loin de l'exaltation romantique qui ferait de l'exil un chant « désespéré » et d'autant plus « beau », elle est même liée, aux yeux de ceux qui le décrivent, à une forme d'imbécillité de ceux qui, ayant la chance de servir dans les armées européennes, regrettent leurs « montagnes infertiles » ! Et si, dans leur « Montblanc » natal, les malades de nostalgie regrettaient leur « manque », leur « blanc » selon un jeu de mots fait par Lacan à l'occasion d'une supervision... en Suisse ? Cela donnerait vue sur le « deuil pathologique » et la mélancolie, affect princeps de l'exil qui s'avère une relation à l'objet comme perte, voire perdu depuis toujours.

L'essentiel est ce premier repérage de ce que l'exil plus ou moins forcé fait au corps. On touche ainsi du doigt *l'objet inconscient de l'exil* qui a vocation à s'inscrire *dans le corps propre*. On comprend que la nostalgie n'est pas quelque vague regret, mais « l'algie », la douleur qui vient des « élancements » de l'objet abandonné et de son « lieu ».

Quels en sont les signes, dans ce tableau clinique vieux de quatre siècles ? Outre la tristesse, l'obsession, l'insomnie et les veilles, l'épuisement, le refus de s'alimenter et de se désaltérer, l'inquiétude, les battements de cœur, les soupirs fréquents, des fièvres opiniâtres, le sujet ne réagissant vraiment qu'à l'évocation de sa terre perdue. Cela rappelle la représentation de la mélancolie à l'âge baroque¹². Et l'on sait l'importance

du corps dans le « drame baroque ». Cette pathologie de la prostration libère une suractivité d'excitation dépressive. On ne sait ce qui est le plus douloureux chez l'exilé, de la paralysie ou de la surexcitation triste. Car chez le mélancolique, l'objet perdu cadavérisé exerce ses sévices internes, comme l'atteste *Deuil et mélancolie*. Cette « maladie de l'exil » enveloppe les trois dimensions du temps : regret du passé (de la perte), insatisfaction du présent - vécu d'éloignement - et désespoir de l'avenir - de ne revoir jamais sa terre « dé-promise » qui ne cesse de s'éloigner plus à l'horizon.

On rappellera la belle caractérisation freudienne de la douleur comme « pseudo-pulsion »¹³. Comme la pulsion, c'est une excitation interne que l'on ne peut pas fuir, mais là où la pulsion trouve apaisement éventuel dans l'objet, la douleur s'épuise en elle-même. Ce qu'il faut en retenir, c'est l'idée d'une *délocalisation douloureuse de la jouissance*.

Esquisse métapsychologique du corps de l'exil

Il nous faut déchiffrer cette lettre qui saisit le corps, en faisant appel à la « sorcière métapsychologie ».

Considérer le corps pulsionnel, c'est l'envisager selon un quadruple opérateur¹⁴.

Dimension *libidinale* d'abord, de quête de l'objet : l'exil est en effet d'abord perte d'objet, de la terre qui s'éloigne à l'horizon, vue depuis le bateau (ou l'avion).

Dimension *narcissique* ensuite, de reflux sur le corps propre. L'exil « influe », pour emprunter le langage freudien, « sur la répartition de la libido du moi et de la libido d'objet », comme dans toute conjoncture traumatique.

Dimension du « moi-corps » : de fait, on a vu l'état simili-confusionnel de qui se

retrouve hors de ses repères spéculaires.

Dimension de la pulsion de mort enfin, ou plutôt de la déliaison entre pulsions de vie et de mort.

On comprend, à cette simple mise en situation, qui touche à toute la problématique inconsciente du corps, l'incidence métapsychologique majeure de la conjoncture subjective de l'exil.

L'envers en est une reconquête : ainsi de tels sujets qui choisissent inconsciemment l'expatriation comme tentative de solutionner un oedipe enfermé dans ses propres frontières, telles ces jeunes femmes qui, voulant échapper au destin des attaches familiales et de l'attache conjugale programmée, trouvent prétexte – d'études par exemple – pour « prendre le large » et refaire souche à l'étranger. L'exil est le risque à prendre pour relancer un destin pulsionnel fermé ou le déchaînement déliaisif qui livre le corps aux pulsions de mort.

L'opération hypocondriaque : la chute du corps dans l'exil

Considérons donc ce corps organiquement endommagé, en tant qu'il est un corps pulsionnel qui fait aussi et surtout du symptôme. Le corps pulsionnel s'acte quand le sujet « tombe », qu'il tombe amoureux ou qu'il tombe malade. Il faut donc se demander ce qui arrive au corps lors de la *chute dans l'exil*.



Ce qui se produit est une symptomatologie de type hypocondriaque. Non pas ce que l'on appelle « maladie imaginaire : l'exilé est un « malade imaginaire » en un sens bien précis. On peut faire l'hypothèse que le corps, comme support de lésion et d'inflammation, réalise une *opération hypocondriaque* au sens métapsychologique du terme, soit une affection narcissique du corps. Malaise chronicisé d'un corps. Les modifications d'organes ne manquent pas dans l'hypocondrie, comme le souligne Freud, même si l'on ne peut assigner au trouble une localisation organique¹⁵. Le « sentiment d'être malade » est l'indice d'un déplacement de la libido narcissique. L'hypocondriaque retire sa libido et ses intérêts du monde extérieur. D'où l'élévation de l'investissement narcissique.

Il y a donc là une dimension holophrastique¹⁶. L'holophrase est la forme syntaxique élective et appropriée de la détresse. C'est une expression a-syntaxique qui se produit là où la phrase et le phrasé ne sont plus possibles. Elle est appel muet de celui qui à la fois ne demande rien et ne cesse de demander, au point d'être demande. D'où la forme inter-jective de cette maladie. Mais du coup, la maladie apparaît comme une forme d'« extimité ». Nous renchérissons sur l'initiative de Lacan d'inventer un terme qui combine l'idée d'intimité à celle de l'extériorité. L'exilé n'est pas seulement isolé et vulnérable, il est convoqué à la rencontre de son corps. Il est comme « possédé » de lui-même et enfermé dehors...

Freud fait cette remarque essentielle que les démons reviennent de nos jours sous le vêtement des maladies organiques. La maladie organique est donc le support d'une position « psycho-somatique » hypocondriaque. Il y a bien une *hypocondrie exilique*. Dans l'exil, le corps s'écoute pour le pire et le meilleur... Celle-ci se marque par un usage démonique de la maladie organique : « les névroses de ces temps précoces entrent en scène sous un vêtement démonologique, tandis que celles du temps présent, non psychologique, apparaissent sous un vêtement hypocondriaque, déguisées en maladies organiques »¹⁷. Il convient donc de démasquer la « maladie organique », non pour en dénier la réalité, mais pour discerner en quoi le sujet réalise en quelque sorte, avec le déclenchement de sa maladie organique, une réponse hypocondriaque, protestation de Narcisse malade de lui-même et de son autre.

Ce qui se dessine alors, c'est bien une maladie de l'exil, espèce de « névrose narcissique ». Mais l'exilé renégocie, sous l'effet traumatique, un rapport à son corps propre, en sorte qu'il réalise paradoxalement

une sorte de ré-incarnation. C'est ce que quête le *globe-trotter*. Le sujet aussi bien peut aller au bout du monde... se rencontrer, tel Victor Segalen, rencontrant son double au bout de son trajet¹⁸. Là où son ombre était, advient le *voyageur*... ■

1. P.-L. Assoun, « La philosophie de la nostalgie : Saint-John Perse, émule d'Empédocle et de Pindare, in Analyses et réflexions sur « Eloges » de Saint-John Perse, p.189-19, Editions Ellipses, 1986,p.189-198 ; « Enfance et travail de l'idéalisation. Lieux inconscients des « Eloges », in Analyses et réflexions sur « Eloges » de Saint-John Perse, p.199-209, Editions Ellipses, p.199-209.
2. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le transfert*, Economica/Anthropos,2007.
3. P.-L. Assoun, « « Un corps peut en cacher un autre ». L'effet plastique inconscient », in *Qu'est-ce qu'un corps pour la psychanalyse ?*, sous la direction de Houchang Guilyardi, A.P.M. Editions Le corps a ses raisons, 2013,p.89-103.
4. P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*,Economica/Anthropos, 4^e éd., 2015.
5. Graziella Magherini La sindrome di Stendhal. Il malessere del viaggiatore di fronte alla grandezza dell'arte
6. Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, 1826.
7. Bossuet, *Sermon sur la mort*,1662. Cf. notre développement in *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, Puf, 2015.
8. S. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, 1913 et notre commentaire « L'angoisse du retour. Figures juives de l'Unheimliche », in *L'inquiétante étrangeté dans le judaïsme*, Pardès, n°53, Editions In Press,2013, p.11-24.
9. Sur la portée de ce couple de notions, voir notre commentaire dans l'édition critique de S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, Editions du Cerf, 2012.
10. P.-L. Assoun, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », in *Cliniques méditerranéennes*, n°72, 2013, p.7-16.

11. Johannes Hofer, *Disertaion medica de Nostalgia oder Heimweh*, 1688.
12. Burton, *Anatomie de la mélancolie*
13. S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions* et notre commentaire in *Corps et symptôme*, op.cit.
14. Pour le détaillement de ces opérateurs et de leur application clinique, nous devons renvoyer à notre *Corps et symptôme*, op.cit.
15. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*
16. J. Lacan, Le Séminaire XI, *Les concepts fondamentaux de la psychanalyse* et notre commentaire in *Corps et symptôme*, op.cit.
17. S. Freud, *Un cas de névrose démoniaque au XVIIe siècle*, 1923.
18. P.-L. Assoun, «Voyage au bout de la lettre. Psychanalyse de la passion du réel chez Segalen», in *Analyse et réflexion sur Equipée Stèles*, Victor Segalen, Editions Ellipses, 1999, pp. 47-59.